



Les AMI'ES DE LA MEDIATÈCA, ayant dû renoncer cette année à célébrer le XXIIe Printemps des Poètes en organisant début avril leur Nuit de l'écrit, dédiée comme l'an passé à la poésie, c'est un Printemps dématérialisé, avec la diffusion quotidienne d'un poème qu'ils ont assuré.

Association des Ami·e·s de la **M**ediatèca

mardi 17 mars

Invictus

Dans les ténèbres qui m'enserrent
Noires comme un puits où l'on se noie
Je rends grâce aux dieux quels qu'ils soient
Pour mon âme invincible et fière

Dans de cruelles circonstances
Je n'ai ni gémi ni pleuré
Meurtri par cette existence
Je suis debout bien que blessé

En ce lieu de colère et de pleurs
Se profile l'ombre de la mort
Je ne sais ce que me réserve le sort
Mais je suis et je resterai sans peur

Aussi étroit soit le chemin
Nombreux les châtiments infâmes
Je suis le maître de mon destin
Je suis le capitaine de mon âme.

William Ernest Henley (1843-1903)
écrivain, poète, journaliste, éditeur...britannique.

mercredi 18 mars



tout droit du bocal
allons au confit les gras
à la queue leu leu

Patrick Joquel

© Flora/Patrick - www.patrick-joquel.com

jeudi 19 mars

Du Rêve

Mais la lumière revient

Le plaisir de fumer

L'araignée-fée de la cendre à points bleus et rouges

N'est jamais contente de ses maisons de Mozart

La blessure guérit tout s'ingénie à se faire reconnaître je parle et sous ton visage tourne le cône d'ombre qui du fond des mers a appelé les perles

Les paupières les lèvres hument le jour

L'arène se vide

Un des oiseaux en s'envolant

N'a eu garde d'oublier la paille et le fil

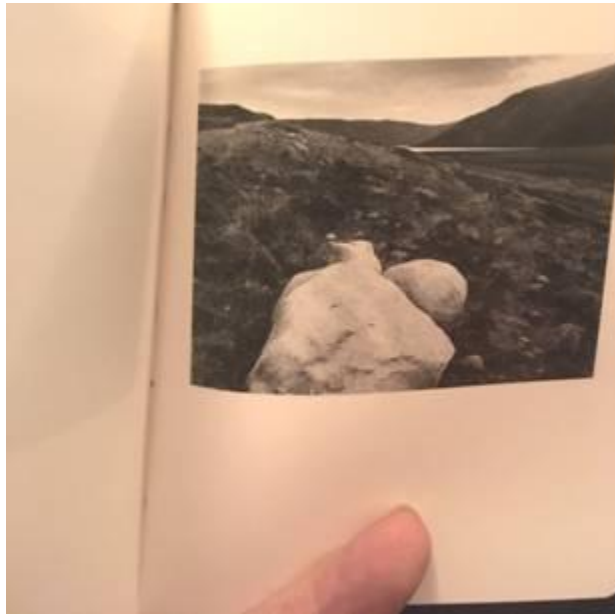
À peine si un essaim a trouvé bon de patiner

La flèche part

Une étoile rien qu'une étoile perdue dans la fourrure de la nuit

André Breton / *New-York, octobre 1943.*

vendredi 20 mars



LOCH MUICK / PHOTOGRAPHIES DE JEAN-PIERRE GILSON (ÉCOSSE, 1987 - 1990)

CHUTE

Dans le présent infiniment mince bouge la forme d'une rivière,
d'un torrent, pour mettre en place le « maintenant » de l'eau.

Là est son inférence incompréhensible : approcher au plus près
l'immobilité du silence, qui « implore notre secours ». (D'où l'effroi,
déguisé en indifférence, le recul de notre cœur devant cette fuite, qui
semble ne pas devoir trouver de fin).

Jacques Roubaud / Scotland / (*Isle of Mull*)



samedi 21 mars

VERGER

Peut-être que si j'ai osé t'écrire,
langue prêtée, c'était pour employer
ce nom rustique dont l'unique empire
me tourmentait depuis toujours : Verger.
Pauvre poète qui doit élire
pour dire tout ce que ce nom comprend,
un à peu près trop vague qui chavire,
ou pire : la clôture qui défend.
Verger : ô privilège d'une lyre
de pouvoir te nommer simplement ;
nom sans pareil qui les abeilles attire,
nom qui respire et attend...
Nom clair qui cache le printemps antique,
tout aussi plein que transparent,
et qui dans ses syllabes symétriques
redouble tout et devient abondant.

Ce soir mon cœur fait chanter
des anges qui se souviennent...
Une voix, presque mienne,
par trop de silence tentée,

monte et se décide
à ne plus revenir ;
tendre et intrépide,
à quoi va-t-elle s'unir ?

O nostalgie des lieux qui n'étaient point
Assez aimés à l'heure passagère,
Que je voudrais leur rendre de loin
Le geste oublié, l'action supplémentaire !

Revenir sur mes pas, refaire doucement
– et, cette fois, seul – tel voyage,
Rester à la fontaine davantage,
Toucher cet arbre, caresser ce banc...

Monter à la chapelle solitaire
Que tout le monde dit sans intérêt ;
Pousser la grille de ce cimetière,
Se taire avec lui qui tant se tait.

Car n'est-ce pas le temps où il importe
De prendre un contact subtil et pieux ? –
Tel était fort, c'est que la terre est forte ;
Et tel se plaint : c'est qu'on la connaît peu.

Vers quel soleil gravitent
tant de désirs pesants ?
De cette ardeur que vous dites,
où est le firmament ?

Pour l'un à l'autre nous plaire,
faut-il tant appuyer ?
Soyons légers et légères
à la terre remuée
par tant de forces contraires.

Regardez bien le verger :
c'est inévitable qu'il pèse ;
pourtant de ce même malaise
il fait le bonheur de l'été.

C'est qu'il nous faut consentir
à toutes les forces extrêmes ;
l'audace est notre problème
malgré le grand repentir.

Et puis, il arrive souvent
que ce qu'on affronte, change :
le calme devient ouragan,
l'abîme le moule d'un ange.

Ne craignons pas le détour.
Il faut que les Orgues grondent,
pour que la musique abonde
de toutes les notes de l'amour.

Le sublime est un départ.
Quelque chose de nous qui au lieu
de nous suivre, prend son écart
et s'habitue aux cieux.

La rencontre extrême de l'art
n'est-ce point l'adieu le plus doux ?
Et la musique : ce dernier regard
que nous jetons nous-mêmes vers nous !

Rainer Maria Rilke



Amandier en fleur / Coaraze / jardin du presbytère

dimanche 22 mars

*De temps en temps
Les nuages nous reposent
De tant regarder la lune.*
Matsuo Bashō (1644–1695)

*De quel arbre en fleur ?
Je ne sais -
Mais quel parfum !*
Matsuo Bashō (1644–1695)

*La fraîcheur -
J'en fais ma demeure
Et m'assoupis.*
Matsuo Bashō (1644–1695)

*Chaque fleur qui tombe
Les fait vieillir davantage -
Les branches de prunier !*
Yosa Buson (1716–1783)

*Par un pet de cheval
Éveillé
J'ai vu des lucioles voler.*
Kobayashi Issa (1763–1828)

lundi 23 mars

LE CORONAT

Est noir entre les orteils
Mange le vomi
Crée le malaise
Déchire ses livre
Ne nettoie pas ses baskette
Est noir entre les orteils
Mange le vomi Crée le
malaise
Déchire ses livre
Ne nettoie pas ses baskette
Cornflake moisi !
Karinovo, poulaudeau !
Collectionne les crottes de
nez
Surtout celles des autres
Déteste les jeunes
Abhorre les enfants
Médit de tous
Chante comme une
casserole!
N'écoute pas France-inter
Fait des crabouillas
S'épile très mal
Fait du café dégueulasse
N'a pas d'Opinel
Crache dans la soupe
N'aide pas les vieilles
Pollue tout le quartier
Sent très mauvais
Schlingue des pieds
Refoule du clapet
Pète très puant
Pète en crépissant son slip
Se ronge les ongles
Karino, tête de veau !
Ras le bol, le vorus !
Rat d'égout !
Goût de chiottes !
Suceur de morvelle !
Est idiot

On aura ta peau !
On le compostera
Y n'fait même pas peur
Est sale
Est visqueux
Fait des tâches
Fait des fautes d'orthogrames
N'a lu ni Dante, ni Proust
Ne vote jamais
N'aime pas Yvette Horner
Pisse tout jaune au lit
Est ignorant de tout
Ne respecte rien
Fait fuir les gens
Dit rien que des mensonges
Gonfle ses prix
Est bigot
Est moche et pas beau
A les cheveux gras
Est noir entre les orteils
Mange le vomi Crée le
malaise
Déchire ses livres
Ne nettoie pas ses baskettes
N'est que de la malbouffe
Cornflake moisi !
Karinovo, poulaudeau !
Collectionne les crottes de
nez
Surtout celles des autres
Déteste les jeunes
Abhorre les enfants
Médit de tous
Distribue ses morbaques
Chante comme une
casserole!
N'écoute pas France-inter
Fait des crabouillas
S'épile très mal
Fait du café dégueulasse

N'a pas d'Opinel
Crache dans la soupe
N'aide pas les vieilles
Pollue tout le quartier
Sent très mauvais
Schlingue des pieds
Refoule du clapet!
Pète très puant
Pète en crépissant son slip
Se ronge les ongles
Karino, tête de veau !
Ras le bol, le vorus !
Rat d'égout !
Goût de chiottes !
Suceur de morvelle !
Est idiot
On aura ta peau !
On le compostera
Y n'fait même pas peur
Est sale
Est visqueux
Fait des tâches
Fait des fautes d'orthogrames

Ben Vautier



mardi 24 mars

Au prolétaire

Ô captif innocent qui ne sais pas chanter
Écoute en travaillant tandis que tu te tais
Mêlés aux chocs d'outils les bruits élémentaires
Marquent dans la nature un bon travail austère
L'aquilon juste et pur ou la brise de mai
De la mauvaise usine soufflent la fumée
La terre par amour te nourrit les récoltes
Et l'arbre de science où mûrit la révolte
La mer et ses nénies dorlotent tes noyés
Et le feu le vrai feu l'étoile émerveillée
Brille pour toi la nuit comme un espoir tacite
Enchantant jusqu'au jour les bleuités du site
Où pour le pain quotidien peinent les gars
D'ahans n'ayant qu'un son le grave l'oméga

Ne coûte pas plus cher la clarté des étoiles
Que ton sang et ta vie prolétaire et tes moelles
Tu enfantes toujours de tes reins vigoureux
Des fils qui sont des dieux calmes et malheureux
Des douleurs de demain tes filles sont enceintes
Et laides de travail tes femmes sont des saintes
Honteuses de leurs mains vaines de leur chair nue
Tes pucelles voudraient un doux luxe ingénu
Qui vînt de mains gantées plus blanches que les leurs
Et s'en vont tout en joie un soir à la male heure
Or tu sais que c'est toi toi qui fis la beauté
Qui nourris les humains des injustes cités
Et tu songes parfois aux alcôves divines
Quand tu es triste et las le jour au fond des mines

Guillaume Apollinaire

mercredi 25 mars

VERS L'ÉTÉ

1

Les nuages se séparent
avec regrets

Les plaques de neige se fendillent
pour laisser perler un torrent

Sur les phylactères des montagnes
les anges calligraphient
des runes indéchiffrables

C'est sur leur partition qu'ils improvisent
mais nous n'entendons pas leur cantilène
seulement la soufflerie des orgues

La nuit se fait plus indulgente
il y a des aubes sans gelée blanche

Les étangs polissent leurs miroirs
la roue des paons s'irise
et se bronze

Les arcs-en-ciel proposent
à la haute couture des prairies
des nuanciers de satins
et de gemmes

Les cols se rouvrent
à la circulation

Une à une
dans les stations de ski
les remontées mécaniques
se taisent

Les cascades par contre
font éclater
leurs fanfares

les arbres
que l'on croyait encore
emmitouflés de flocons
nous surprennent
par leurs bouquets

Après les pruniers les cerisiers
après les poiriers les pommiers

une avers de pétales sur le trottoir

Les pissenlits sont si nombreux
qu'on ne voit plus le vert des prés
sous leur brocart

les petites orchidées
hissent leurs oriflammes
les digitales font la haie

Un faon s'est égaré sur la route

Après les jonquilles les iris
après les rhododendrons les hortensias

Les vaches sortent de leurs étables
les chevaux se roulent dans l'herbe

Le virevoltement d'une pie
d'un frêne à l'autre
le cajolement d'un geai
puisque c'est ainsi qu'il faut dire

Les anémones et les violettes
l'œil des renoncules
les petits œufs de la bruyère
les ancolies et les arums

La nef de la hêtraie
les arpèges de la sapinière

Des museaux humides
au ras du sol

Les brouillards matinaux
persistent dans les ravins

Glycines puis clématites
d'énormes gouttes de rosée
sur les parasols des capucines

Le tilleul répand
ses effluves de calme

Au bout du rameau de l'épicéa
de minuscules projets de cônes
rougissant de leur audace

Le cognassier du Japon
ajoute sa touche orange
au jaune serein des cytises

Une vergue de plus
aux mâts de la caravelle
un échelon de plus
à ses haubans

Un vent chaud se lève
qui ramasse dans les paumes de ses mains
toutes les productions pelucheuses
des graminées pour les disséminer
sur le plus hautes pentes
ou au plus profond des crevasses

On fauche le trèfle et la luzerne
une bouffée de parfum
vous cloue sur place

Des aboiements de chiens
de vallée en vallée

Le sentier a décidé
de nous faire une surprise
non seulement l'échappée
sur des cimes encore neigeuses
mais le faufilement d'une couleuvre

2
Les jeunes filles
entrouvent leurs manteaux
les abandonnent sur les bancs
des jardins publics
puis dans les maisons

Nuages de duvets
accrochés aux peupliers

Par leurs robes
et leurs sourires
elles rivalisent
avec les lilas
puis nous invitent
à venir cueillir avec elles
les premières baies
savourer le fruit
de l'arbre de la science
du bleu et du blanc

Une première rose

L'éclusier fait descendre
une péniche d'eau minérale

Voici déjà les groseilles
les cassis et les menues fraises
les myrtilles dans les sous-bois
on astique les bassines de cuivre
pour y transformer notre récolte en
confitures

On trace son chemin
dans une jungle d'herbes

Le grand-père ingénieur
installe un petit moulin à aubes
dans une rigole

Piérade du choux paon du jour
tabac d'Espagne petit citron
vanesse amiral Apollon

Une seconde rose

On prépare le bal du 14-juillet
drapeaux et tribunes
haut-parleurs et tréteaux

Les enfants ne sont pas encore bien sûrs
d'être en vacances

Les têtards quittent leur queue
pour se joindre au chœur des grenouilles

Quelques roses

On bourre les malles
on bourre les coffres des voitures
on oublie toujours
quelque chose d'essentiel

A la recherche du maillot séducteur
des lunettes inouïes
de la serviette la plus moelleuse

Couteaux bulots palourdes
bigorneaux praires moules
huîtres crevettes patelles
oursins crabes et langoustes

Des jetées de roses

Les vacanciers sortent leurs transats
et font tinter des glaçons dans leurs verres

3

Le chant de l'alouette
Au-dessus des blés murs

*Derrière chez mon père
vole mon cœur vole
derrière chez mon père
y a un pommier doux*

Les abeille s'empressent
autour de leurs ruches
les guêpes façonnent
leurs palais de papier

Des arceaux de roses

*Trois jeunes personnes
vole mon cœur vole
trois jeunes personnes
sont couchées dessous*

Un faisan doré
s'envole lourdement

Deux éperviers tournoient
sur la clairière

*Se dit la première
vole mon cœur vole
se dit la première
j'ai un ami doux*

Scarabées cétoines bourdons
coccinelles mouches moustiques

Dans le sillage des roses

*Se dit la seconde
vole mon cœur vole
se dit la seconde
j'attends mes amours*

Des enfants se baignent
dans le grand bassin

Des adolescent se construisent
des cabanes ente les branches
des amoureux dorment paisiblement
sous les saules

*Se dit la troisième
vole mon cœur vole
se dit la troisième
j'aimerai toujours*

Après avoir dîné dehors
on regarde les étoiles
s'allumer l'une après l'autre
puis par paquets
soudain c'est tout l'ensemble
des constellations de la saison
puis la Lune vient les effacer

Des chauves-souris
planent autour des ormes

Et nous verrons bientôt des étoiles filantes

Michel Butor

Seize lustres

Éditions Gallimard, 2006

jeudi 26 mars

JONGLEUR DE TEMPS

Danse danse ma belle insouciance
le monde brûle et toi ris ris jaune
défais-toi du morne souci-frère de la mort
danse dans la gueule ouverte de la terre mauvaise parmi les
flammes et les cris et les pleurs des femmes
danse sur les malheurs ouverts comme sources chaudes
soufrées
l'eau du diable dans les larmes s'abîme
danse danse vertige de minuit

Tristan Tzara

vendredi 27 mars

Da la mieu fenèstra...*

Da la mieu fenèstra veï la carriera vuèia, deserta, inanimada,
Basta li platanas a la rusca escaumoa qu'asperan la prima per grelhar,
De veituras parquejadi e abandonadi per un temps dai sieus mèstres,
Lo rosier jaune « lady Banks » dau Palais-Real, l'immens auciprès de l'Ostaria
Imperiala ai brancas ondejanti,
Lo teatro de l'Aiga Viva barrat qu'aspera la pràctica que vendràn pas esto sera,
Lu paumoliers de la Maion Blanca que si breçolan. Es la levantada,
Da la mieu fenèstra audi lu aucèus, inaudibles per temps normal,
Lu gabians s'aluenhan de la mar en mandant de pichins brams,
Lo marrit temps es per camin,
Lu colombs roncan, si sònan, vòlon crear una familha,
Una agaça chacharonea e canta lo sieu amor, un merlo solitari li respònde,
Da la mieu fenèstra audi cada sera lo monde picar dei mans,
Li mieui participan au concert qu'es pas aqueu dau jorn de l'an.
Da la mieu fenèstra pantai : es que lo monde serà tornarmai bèu deman ?
Segur ! Lo demandi, lo cridi, lo vòli !
Si retroverem toi ensem, dins la jòia retrovada,
Un lendeman que canta, fach d'amor, d'amistat e de convivialitat,
Aurem emparat l'umilitat, lo respèct de l'autre,
Sauprem cen que viure vòu dire, l'aurem emparat mas lo caurà pas denembrar.

Joan-Pèire BAQUIÉ lo 23 de març dau 2020



Credit foto : Regina BAQUIÉ

Depuis ma fenêtre...

*Depuis ma fenêtre je vois la rue vide, déserte, inanimée,
Uniquement les platanes avec leur écorce écailleuse qui attendent le printemps pour
bourgeonner,
Des automobiles garées et abandonnées momentanément par leur propriétaire,
Le Rosier jaune « lady Banks » du Palais Royal, l'immense cyprès de l'Hôtel Impérial et ses
branches ondoyantes,
Le théâtre de l'Eau Vive fermé qui attend des clients qui ne viendront pas ce soir,
Les palmiers de la Maison Blanche qui se balancent. C'est à cause du coup de vent d'Est.
Depuis ma fenêtre j'entends les oiseaux, inaudibles en temps normal,
Les goélands s'éloignent de la mer en poussant de petit cris,
Le mauvais temps s'achemine,
Les pigeons roucoulent, s'interpellent, ils désirent créer une famille,
Une pie caquette et chante son amour, un merle solitaire lui répond,
Depuis ma fenêtre j'entends chaque soir les gens applaudir,
Les miennes participent au concert qui n'est pas celui du jour de l'an.
Depuis ma fenêtre je rêve : est-ce que le monde sera à nouveau beau demain ?
Bien sûr ! Je le réclame, je le crie, je le veux !
Nous nous retrouverons tous ensemble, dans la joie retrouvée,
Avec des lendemains qui chantent, remplis d'amour, d'amitié et de convivialité,
Nous aurons appris l'humilité, le respect de l'autre,
Nous aurons ce que vivre veut dire, nous l'aurons appris mais il faudra ne pas l'oublier.*

*Défi d'écriture/Desfida d'escritura : <http://ieo06.free.fr/spip.php?article3930>

samedi 28 mars

Vents, IV, 6

C'étaient de très grands vents sur la terre des hommes – de très grands vents à l'œuvre parmi nous,

Qui nous chantaient l'horreur de vivre, et nous chantaient l'honneur de vivre, ah! nous chantaient et nous chantaient au plus haut faîte du péril,

Et sur les flûtes sauvages du malheur nous conduisaient, hommes nouveaux, à nos façons nouvelles.

C'étaient de très grandes forces au travail, sur la chaussée des hommes – de très grandes forces à la peine

Qui nous tenaient hors de coutume et nous tenaient hors de saison, parmi les hommes coutumiers, parmi les hommes saisonniers,

Et sur la pierre sauvage du malheur nous restituaient la terre vendangée pour de nouvelles épousailles.

Et de ce même mouvement de grandes houles en croissance, qui nous prenaient un soir à de telles houles de haute terre, à telles houles de haute mer,

Et nous haussaient, hommes nouveaux, au plus haut faîte de l'instant, elles nous versaient un soir à telles rives, nous laissant

Et la terre avec nous, et la feuille, et le glaive – et le monde où frayait une abeille nouvelle...

Ainsi du même mouvement le nageur, au revers de sa nage, quêtant la double nouveauté du ciel, soudain tâte du pied l'ourlet des sables immobiles,

Et le mouvement encore l'habite et le propage, qui n'est plus que mémoire – murmure et souffle de grandeur à l'hélice de l'être,

Et les malversations de l'âme sous la chair longtemps la tiennent hors d'haleine – un homme encore dans la mémoire du vent, un homme encore épris du vent, comme d'un vin...

Comme un homme qui a bu à une cruche de terre blanche : et l'attachement encore est à sa lèvre

Et la vésication de l'âme sur sa langue comme une intempérie,

Le goût poreux de l'âme, sur sa langue, comme une piastra d'argile...

Ô vous que rafraîchit l'orage, la force vive et l'idée neuve rafraîchiront votre couche de vivants, l'odeur fétide du malheur n'infectera plus le linge de vos femmes.

Repris aux dieux votre visage, aux feux des forges votre éclat, vous entendrez, et l'An qui passe, l'acclamation des choses à renaître sur les débris d'élytres, de coquilles.

Et vous pouvez remettre au feu les grandes lames couleur de foie sous l'huile. Nous en ferons fers de labour, nous connaissons encore la terre ouverte pour l'amour, la terre mouvante, sous l'amour, d'un mouvement plus grave que la poix.

Chante, douceur, à la dernière palpitation du soir et de la brise, comme un apaisement de bêtes exaucées.

Et c'est la fin ce soir de très grand vent. La nuit s'évente à d'autres cimes. Et la terre au lointain nous raconte ses mers.

Les dieux, pris de boisson, s'égarent-ils encore sur la terre des hommes? Et nos grands thèmes de nativité seront-ils discuté chez les doctes?

Des Messagers encore s'en iront aux filles de la terre, et leur feront encore des filles à vêtir pour le délice du poète.

Et nos poèmes encore s'en iront sur la route des hommes, portant semence et fruit dans la lignée des hommes d'un autre âge –

Une race nouvelle parmi les hommes de ma race, une race nouvelle parmi les filles de ma race, et mon cri de vivant sur la chaussée des hommes, de proche en proche, et d'homme en homme,

Jusqu'aux rives lointaines où déserte la mort!...

Saint-John Perse, extrait

de **Vents**.

<https://liseuse.blog/2017/10/21/vents-saint-john-perse/>

dimanche 29 mars

ILS SOIGNENT

Tandis que nous chantons
Certains soirs au balcon

Et que ceux qui comme moi
Ne savent pas chanter

...

Jean-Damien Humair, alias **Narcisse**

<https://lemonde.co.il/narcisse-eux-ils-soignent/>

lundi 30 mars



LA FOURMI

Une fourmi de dix-huit mètres
Avec un chapeau sur la tête
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Une fourmi traînant un char
Plein de pingouins et de canards
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Une fourmi parlant français,
Parlant latin et javanais
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Et pourquoi pas ?

Robert Desnos



LA FORNIGA

*Una forniga de dètz-e-uech mètres
Emb'un capèu sus la tèsta
Aquò existe pas, aquò existe pas.*

*Una forniga estirassant un carri
Clafit de gassasmarini e d'ànedas
Aquò existe pas, aquò existe pas.*

*Una forniga parlant francès
Parlant latin e javanés
Aquò existe pas, aquò existe pas.*

E perqué pas ?

Joan-Pèire Baquié
d'après Robert Desnos



mardi 31 mars

Parallèles

On va, l'espace est grand,
On se côtoie,
On veut parler.
Mais ce qu'on se raconte
L'autre le sait déjà,
Car depuis l'origine
Effacée, oubliée,
C'est la même aventure.
En rêve on se rencontre,
On s'aime, on se complète.
On ne va plus loin
Que dans l'autre et dans soi.

Eugène Guillevic 1907-1997
"Euclidiennes" - 1967

Lumière

Ce n'est pas vrai que tout amour décline,
Ce n'est pas vrai qu'il nous donne au malheur,
Ce n'est pas vrai qu'il nous mène au regret,
Quand nous voyons à deux la rue vers l'avenir.
Ce n'est pas vrai que tout amour dérive,
Quand les forces qui montent ont besoin de nos forces.
Ce n'est pas vrai que tout amour pourrit,
Quand nous mettons à deux notre force à l'attaque.
Ce n'est pas vrai que tout amour s'effrite,
Quand le plus grand combat va donner la victoire.
Ce n'est pas vrai du tout,
Ce qu'on dit de l'amour,
Quand la même colère a pris les deux qui s'aiment,
Quand ils font de leurs jours avec les jours de tous
Un amour et sa joie.

Eugène Guillevic 1907-1997
("Gagner" - Gallimard, 1949)

